

# La Cage

Du même auteur chez À vue d'œil :

*Piégée – Reykjavík noir – La trilogie, T. 1*

*Le Filet – Reykjavík noir – La trilogie, T. 2*

Lilja Sigurdardóttir

# La Cage

Reykjavík noir  
La trilogie, T. 3

*Traduit de l'islandais  
par Jean-Christophe Salaün*



Titre original : *Búrið*

© Lilja Sigurdardóttir, 2017

Published by agreement with Forlagið, [www.forlagid.is](http://www.forlagid.is)

© Éditions Métailié, Paris, 2019, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0365-9

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

AVRIL 2017

La porte se referma avec un bruit sec derrière Agla. Les cellules de la nouvelle prison de Hólmsheidi étaient insonorisées ; le soir venu, il régnait un silence complet dans l'aile des femmes. Pas un claquement, pas un cri, pas même le murmure d'un téléviseur à travers les murs épais qui la séparaient des cellules voisines. Seul ce silence écrasant qui l'entourait, lui donnant la sensation de sombrer toujours plus profondément dans un océan sans fond. Elle avait bien été consciente que l'expérience serait loin d'être amusante. Après avoir connu plusieurs jours de garde à vue quelques années auparavant, alors qu'on enquêtait sur son affaire de manipulation de marché, elle avait cru savoir à quoi s'attendre. Mais rien à voir. Rien à voir entre être enfermée deux ou trois jours en attendant que son avocat vienne la libérer sur son cheval blanc avant de l'inviter à dîner, et pénétrer dans ce bâtiment qui sentait encore le béton humide et l'enduit avec la conscience

que ce serait là son unique lieu de vie pendant l'année à venir.

Il ne restait plus qu'un mois avant sa sortie. Dans sa tête, elle avait divisé sa peine en paliers, des buts à atteindre : d'abord la première moitié, puis la semi-liberté. Mais à présent que cet objectif se dessinait à l'horizon, l'angoisse ne la quittait plus. Malgré l'ennui, malgré le sentiment d'enfermement, elle se sentait à l'abri entre ces murs. Elle était comme un animal dans un zoo qui a peur de quitter sa cage et d'affronter les dangers du monde sauvage.

À mesure qu'approchait le jour J, l'existence dans sa cellule lui paraissait de plus en plus supportable, jusqu'à prendre aujourd'hui la forme d'une léthargie totale. Il y avait quelque chose de rassurant dans cette impuissance. Elle avait beau se plaindre du matelas dur comme du bois ou de l'eau tiédasse de sa douche, tout ce qu'elle pouvait faire ou dire ici ne changeait jamais rien. Elle n'avait aucun pouvoir décisionnaire.

La vie avait comme ralenti en elle, elle avait de plus en plus de mal à agir. Les gardiens essayaient régulièrement de lui proposer un jeu, une activité manuelle, ils lui apportaient

parfois des livres, mais elle n'avait même plus le cœur à les ouvrir. Le même phénomène semblait toucher les autres femmes. Celles qui étaient arrivées après elle s'étaient dans un premier temps montrées furieuses et actives, tout comme elle, mais à partir du troisième mois elles ne ressentait plus rien, cessaient même de s'adresser la parole. Parmi les Islandaises, deux avaient entamé leur peine en même temps qu'Agla après des années de procédure, une troisième avait été transférée depuis le centre de détention du Nord, et la quatrième venait de faire son apparition. Les étrangères occupaient l'autre couloir de l'aile des femmes, où une détenue en remplaçait une autre dans un roulement constant auquel Agla ne prêtait plus attention. Toutes avaient été des mules, des jeunes filles d'Europe de l'Est en jogging, aux cheveux décolorés et à l'anglais hésitant. Comme les Islandaises, elles restaient groupées, mais il semblait y avoir plus de vie chez elles, même si parfois les éclats de rire et les chants laissaient la place aux hurlements et aux bagarres.

Au début, Agla allait quotidiennement à la salle de musculation, elle rencontrait régulièrement



le pasteur, histoire d'avoir quelqu'un à qui parler, et elle s'échinait à la cuisine, lorsque c'était son tour. À présent elle n'en avait plus le courage, ses codétenues devaient se contenter de riz au lait ou d'une viande en sauce. Elles ne se plaignaient pas, toutefois, ayant probablement depuis longtemps perdu le goût de la bonne chère.

Armée de son coupe-ongle, Agla perça de petits trous dans son drap avant de le déchirer en longs rubans. Elle devrait probablement en enrouler deux l'un sur l'autre pour fabriquer un nœud coulant suffisamment solide. Son plan ne datait pas d'hier. Elle y pensait sans doute depuis le jour où on lui avait annoncé sa libération future, sans toutefois mentionner de date précise. Mais ce soir-là, juste après les infos, elle avait senti que le moment était venu. Elle n'éprouvait ni tristesse ni peur, c'était plutôt une forme de révélation, comme si le brouillard dans sa tête s'était dissipé et que l'issue lui apparaissait plus nette que jamais. Il lui fallut plus de temps que prévu pour déchirer son drap, et lorsqu'elle eut terminé de nouer les deux rubans ensemble,

leur longueur avait réduit de moitié, les rendant beaucoup trop courts. Regardant autour d'elle, elle trouva aussitôt la solution. Elle débrancha le câble électrique du téléviseur et le dégagea de l'enchevêtrement de fils derrière l'appareil. Il suffirait. Et ne lâcherait pas.

Elle lia le nœud coulant fabriqué avec le drap au câble électrique et se dirigea vers le radiateur mural près de la porte, seul élément assez solide pour ce qu'elle s'apprêtait à faire, en espérant qu'il soit également assez haut. Elle noua le câble électrique autour d'un des tuyaux, tira dessus, prudemment d'abord, puis de toutes ses forces. Il tenait. Restait à s'assurer qu'elle n'aurait pas le réflexe de replier les jambes le moment venu.

Un instant, elle eut la sensation d'entendre un merle nidifier quelque part dans le voisinage. Les murs épais ne parvenaient pas à étouffer l'écho sourd de son chant joyeux, une mélodie qui éveilla soudain en elle le désir de prendre un bol d'air frais, de respirer le parfum des bouleaux bourgeonnants. Mais ce désir s'évapora dès que l'oiseau se tut, et des images de sa mère et de Sonja envahirent son esprit. La nostalgie,

la douleur qui accompagnaient ces images refirent aussitôt surface, et elle songea avec soulagement que ce serait la dernière fois. Elle n'aurait plus jamais à se retrouver seule hors de ces murs, à se demander pourquoi Sonja l'avait abandonnée. Plus jamais besoin d'envisager les possibilités infinies que lui offrait la liberté, celles-là mêmes qui l'avaient toujours menée à sa perte. Non, la vie ne lui manquerait pas.

Elle s'installa dos contre le radiateur, enfila un sac plastique sur sa tête, serra le nœud coulant sur sa nuque et poussa un dernier soupir de soulagement avant de se laisser tomber.

La température avait baissé avec le soir, et Anton tremblait de froid. Il remonta la fermeture de son manteau jusqu'au cou et jeta un œil à l'heure sur son téléphone. Huit minutes avaient passé depuis que Gunnar était parti cacher le scooter à l'emplacement convenu. Anton n'aurait jamais mêlé son ami à cette histoire si celui-ci n'avait pas eu de scooter. Il avait bien songé à emprunter la voiture de son père, il savait tout à fait conduire du haut de ses quinze ans, mais c'était trop risqué. S'il se faisait arrêter, ou si quelqu'un les apercevait dans le coin, tout était fichu. Or une voiture était beaucoup plus facilement repérable qu'un scooter aux phares éteints.

Entendant des pas rapides dans la pénombre, il se retourna. Gunnar accourait avec sur la tête son casque blanc qui lui donnait l'air d'un champignon géant. Ils avaient décidé de ne pas enlever leur casque, au cas où les lieux seraient équipés de caméras de surveillance. Cela ne semblait toutefois pas le cas. Il avait

longuement surveillé le chantier et remarqué que les ouvriers de la voirie avaient un groupe électrogène leur permettant d'éclairer et de chauffer les baraquements, or à cet instant tout était plongé dans les ténèbres. Des ténèbres telles que l'aurore boréale verte qui dansait dans le ciel à l'est brillait de mille feux.

Anton enfila le sac à dos avec les outils sur son épaule et ils se hâtèrent de rejoindre la grille en silence. S'emparant des cisailles, Gunnar entreprit de découper un trou suffisamment grand pour s'y faufiler.

— C'est quoi ça, une chatière ? fit Anton. Il faut que ce soit plus grand. On doit pouvoir passer à travers avec les sacs à dos pleins.

— Ok, répondit Gunnar en coupant quelques fils supplémentaires, visiblement fatigué.

Anton prit le relais. L'outil avait beau être neuf, équipé de lames acérées, l'opération était difficile et chaque nouveau nœud demandait un effort surhumain. Ils avaient d'abord eu l'intention d'escalader le grillage, mais il était surmonté de barbelés qu'ils auraient de toute façon dû couper. Qui plus est, ils seraient plus discrets en rampant.

— Vas-y, tire, ordonna Anton.

Gunnar tordit le grillage pour lui permettre de passer avant de le suivre. D'un pas rapide, ils longèrent les baraquements en direction de l'entrepôt, situé au fond du chantier. Anton sortit les lampes frontales de son sac à dos et ils les enfilèrent sur leur casque. Il était plutôt fier de son idée, au moins ils pourraient voir ce qu'ils faisaient tout en ayant les mains libres.

— Ok, allons-y, dit-il.

Gunnar ne se fit pas prier. Il souleva son marteau et se mit à taper sur le premier cadenas. Anton, lui, s'empara du tournevis et commença à dévisser les gonds. C'était là l'objet de leur désaccord. Allongés dans le marais au-dessus du chantier, observant les lieux avec des jumelles, et plus particulièrement la disposition de l'entrepôt, ils s'étaient disputés sur la façon dont il convenait de s'y introduire. Il n'était pas équipé d'une vraie porte, mais d'une planche en contreplaqué calée contre l'ouverture et attachée par des gonds saillant à l'extérieur. Après un bref débat, ils avaient finalement décidé d'utiliser les deux méthodes pour voir laquelle serait la plus rapide.